

des yeux et qu'on s'attend à voir retourné, la quille en l'air, environné de débris, le canot blanc, tout à l'heure si léger et si prompt.

Et puis le moment vient où de loin en loin seulement on les aperçoit. Ils ont disparu presque tout à fait dans la poussière glauque, dans la buée sinistre des flots. Encore un peu de temps, et de ce peloton de braves, forçats volontaires qui ramient sur la galère du dévouement, on ne verra plus rien, rien, rien !...

Et mystérieusement, alors, invisible pour la foule haletante, l'œuvre de salut s'accomplit. De l'épave secouée par le vent et par les lames, de la coque brisée que la tempête agite comme un hochet d'enfant sur la pointe cachée d'un rocher traître, les naufragés sont arrachés un à un. Comme pour les empêcher de partir et les garder, la mer redouble de violence contre la barque, maintenant surchargée, qui a mis le cap sur la côte et qui revient, s'enfonçant tour à tour et s'élevant, avec lenteur.

Les rameurs épuisés défendent désormais leur propre vie et celle d'autrui à chaque mouvement qu'ils font, à chaque coup qu'ils donnent.

On les revoit, enfin !

Ils approchent ; on les compte ; on les reconnaît ; on les applaudit ; on les appelle ; on les embrasse !

Les braves gens !

CH. DARCY.

---

## NOTRE AVENIR

---

Depuis quelque temps une certaine agitation existe parmi nous, et la cause en est dans l'augmentation étonnante des affaires et de la population du pays.

On pressent qu'un jour adviendra et ce jour n'est peut-être pas bien loin où les Canadiens, laissés à eux-mêmes, décideront de leurs destinés, soit en s'annexant à la grande république des Etats Unis, soit en adoptant une forme de gouvernement libre de toute attraction étrangère.

Nul ne peut prévoir, nul ne peut assurer ce que nous, Canadiens-français, deviendrons ; cependant l'avenir de notre race ne dépend à vrai dire que de la fermeté de principes, du patriotisme de chacun de nous.

Nous avons eu une brillante enfance, notre jeunesse est pleine de sève et d'ambitions, et notre âge mûr serait témoin de la déchéance de notre nationalité.

Malgré deux siècles de gestes héroïques et de sacrifices sublimes, malgré les prodiges de valeur de nos pères, malgré cette religion admirable qui a présidé à notre naissance, malgré tout cela, nous devrions mourir misérablement demain ?

A quoi servirait donc le dévouement ?

Le christianisme n'a-t-il pas puisé dans le sang des martyrs une force toute nouvelle, un caractère, je dirais, plus saint et plus auguste ? Rome ne devait elle pas sa puissance et sa grandeur au patriotisme et au courage de ses premiers citoyens.

Une nation, et cela est facile à comprendre, ne peut exister si, dès son origine, il n'y a pas eu chez elle de l'héroïsme et du désintéressement, qualités essentielles à la formation de tout peuple.

La patrie a des droits sacrés sur les vertus, les talents et les actions de chacun de ses enfants ; elle semble leur dire : Je vous ai donné un titre noble et précieux, à présent veillez sur moi, et défendez-moi, à la moindre attaque !

Mais pour accomplir ce grand devoir de patriote il faut plus que de la bonne volonté et de la constance, il faut cette force, ce courage étonnant qui produit les martyrs et les triomphateurs, il faut cette fermeté de conviction, cette haute moralité dont la religion est la source, le principe.

Ainsi, notre passé, par le fait même qu'il nous présente des faits nombreux d'héroïsme, nous assure un avenir des plus brillants.

Nous avons été grands dans cette lutte mémorable que nous avons soutenue contre les prétendus conquérants de 1760 pour la conservation de notre langue, de nos institu-